

STÉPHANE LE ROUX

AMOURS
CRIMINELLES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

AUCLAIR CHRISTELE	LE ROUX DANIEL
AUCLAIR MARILYN	LE ROUX JIMY
AUCLAIR THOMAS	LELOUP FRANCK
BROUZE FRANÇOISE	MARGUIN KARINE
CHATELET BRUNO	MERCER LAURENCE
COZE CHRISTIANE	MICHEL PASCALE
DARBON LAURENT	NEVEUX CHRISTOPHE
DUBOST SÉBASTIEN	PAUGET MATHIEU
GAUDRY JÉRÔME	PEREZ FLORIAN
GIRAUD PIERRE	PINOT SANDRINE
GREVOZ JACQUES	PINVIDIC HERVÉ
GUILLERM CHRISTIAN	ROLLET ANNE
GUILLERM PASCAL	RONGER JULIEN
GUILLON VINCENT	RUDE BENOÎT
HUET VALÉRIE	SEITE ANNE MARIE
L'HOUE STEPHANE	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042536725

Dépôt légal : octobre 2026

La vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache.
André Malraux

*La naissance d'un être aimé ne peut
se substituer à la perte d'un être cher.*

L'auteur

Berlin, 7 novembre 1923

Sur les bords du lac Großer Müggelsee la nuit fut longue, agitée, pesante, voire éreintante, pour finir merveilleuse. Que de joie ce mercredi matin dans le cœur de Láz Vöhne, traversant gaiement la rue principale, riant et pleurant comme Gargantua à son époque, pour se rendre dans la rustique auberge du « Gut Ecke » située aux confins de l'unique et exigü carrefour du village. Il se dirigeait comblé et fier vers le bistrot tenu par son ami Fritz Block afin de lui annoncer une grande nouvelle. Ce matin-là, au même instant que les cloches sonnaient six heures du haut de l'étrange et atypique clocher torsadé du village, son épouse, Silke, venait de mettre au monde une belle et adorable petite fille.

Il la traversait une nouvelle fois, clopin-clopant, cette sombre et morne rue principale du village. Non pas que la fatigue, les nombreux nids de poule, ou l'excès de schnaps l'obligeaient à tituber dès l'aube, mais il se devait de la sillonner comme cela à chaque fois qu'il l'empruntait, depuis un dramatique jour de septembre 1916. Cette matinée-là, où, au beau milieu de l'offensive terrestre de l'armée allemande sur la Somme, sa jambe gauche fut transpercée par un projectile britannique quelque part, se souvenait-il avec incertitude, entre Amiens et Cambrai.

Une vilaine et destructrice balle de huit millimètres tirée sur le champ de bataille de la Crête de Thiepval vint, lors d'un de ces terribles assauts destructeurs, lui pulvériser le genou. Bien que robuste gaillard, ce jour-là, le jeune homme aux yeux hazel et aux cheveux ras, que l'on devinait blonds, avait été foudroyé par le pruneau d'une des mitrailleuses dernier modèle « Maxim » et s'était effondré dans une des flaques boueuses de l'Artois, sans aucune chance de se relever. Gravement blessé, étourdi mais conscient, Láz avait vite compris qu'il pouvait dire adieu à son espérance de pouvoir à nouveau courir normalement et crapahuter sur les rives du

Müggelsee, la belle étendue d'eau de Müggelheim bordant la maison familiale.

Quelques jours plus tard, sous une tente médicalisée dressée en pleine forêt de Somme, rappelant fortement celle de Soignes en bordure de Bruxelles où tout le régiment se trouvait vaillant il y a encore quelques semaines, il avait surtout réalisé la chance qu'avait été la sienne de ressortir vivant de cet enfer de feux. Pourtant au cours des dernières semaines de ce chaud et interminable été d'affrontements, Láz et les hommes du Commandant Fritz Von Below avaient pourtant réussi à tenir tête aux forces britanniques, flanquées de leurs tout premiers chars de combat révolutionnaires, durant trois interminables jours d'affrontements sanglants et acharnés. Malheureusement son bataillon avait subi de très nombreuses pertes humaines pour finalement tomber, six semaines plus tard, aux mains des défenseurs de l'Europe libre. Une défaite de l'Empire germanique qui ne se dessina qu'après la réorganisation de l'armée britannico-canadienne du commandant Hubert Gough. Cette dernière réussit à mettre sur le flan les ultimes positions allemandes après de nouveaux âpres et sinistres combats d'artillerie dans le nord de la France. À ce moment-là, Láz avait quant à lui été, bien heureusement, rapatrié sur Berlin.

Aujourd'hui, il en oublierait presque ce léger handicap à la jambe, tant le bonheur et la fierté l'envahissaient et le remplissaient d'une joie qu'il souhaitait absolument, et rapidement, partager avec ses amis. Sa fille Marlène était née. Une adorable fillette, dont il eut, grâce à la bienséance de son épouse, pu choisir lui-même le prénom. Courtoisie bien urbaine de la part de Silke puisqu'auparavant elle-même avait choisi le prénom de leur premier enfant, Ywein. Ce tout nouveau grand frère approchant des deux ans était né presque le même jour que Marlène, mais lui avait eu le privilège de naître en ce sobre rendez-vous de célébration du troisième anniversaire de l'armistice, le 11 novembre 1921.

Aujourd'hui était donc à nouveau le plus beau jour de la vie de Láz et de toute la famille Vöhne. Bien que fatiguée après cette nuit de travail à donner naissance à son bébé, la maman, Silke, avait proposé à son mari d'aller à l'auberge prévenir le couple d'amis de l'arrivée tant espérée de Marlène.

Ainsi, pendant ce temps-là, le médecin et quelques femmes du village venues aider pour l'occasion, s'affaireront aux derniers soins à dispenser auprès de la jeune maman et entameront à l'évidence la première toilette et l'habillage de la nouvelle déesse.

Silke Vöhne, jolie femme de tout juste vingt-cinq ans, débordante de vie, rayonnante et enthousiaste à l'accoutumée, était ce matin, fort naturellement lasse et exténuée. Ses cheveux longs et clairs si souvent bien coiffés et plaqués, tenus habituellement par de nombreuses pinces ou autres foulards, s'étaient emmêlés collants de sueur sur l'épais oreiller détrempé et sali.

Ses joues s'étaient creusées comme pour laisser couler plus facilement les quelques larmes où se mêlaient euphorie, satisfaction et bonheur. Son avantageuse silhouette, dessinée sous le drap de coton qui venait d'être changé pour plus de confort, ainsi que l'oreiller, donnait l'impression, malgré la fatigue apparente, que Silke était encore plus longiligne qu'à l'accoutumée. Elle qui dominait d'une, voire de deux têtes, la majeure partie des autres femmes de Müggelheim, semblait, bien que pas dans les meilleures dispositions, offrir sa prestance. Après quelques minutes de pause bien méritée et d'une respiration alternée, une fois servie d'un tiède bouillon de soupe de légumes, confectionné durant la nuit par Greta Braun, voisine et amie d'enfance de la toute nouvelle maman, un indispensable sommeil s'annonça. Le temps d'écouter les quelques judicieux et avisés conseils du vieux Docteur Banker, déjà valise en main et prêt à s'en aller vers d'autres patients, la maman se laissait bercer. Soulagée, à forte raison, de s'être débarrassé de ce pugnace et tenace sentiment d'anxiété, présent malheureusement chez toutes les femmes parturientes dans ces rudes années peu enclines à une obstétrique irréfutable, que le silence et la sérénité semblaient regagner enfin le foyer. L'énorme dose de stress de la nuit partiellement dissipée permettait enfin aux occupants de la maison de retrouver rapidement un calme tout relatif. Greta et une autre amie de Silke, Claudia, sage-femme de circonstance également, avaient prévu quant à elles d'accompagner la maman toute la journée, et pendant son bien-faisant sommeil, elles s'octroieraient en toute simplicité une

pause-café accompagnée de quelques biscuits secs garnis de noisettes, confectionnés l'avant-veille par la maîtresse de maison. Durant ce court laps de temps promis à une incertaine tranquillité, les deux protectrices du jour se chargeaient prioritairement de toutes les attentions à concéder à la nouvelle-née. Ensuite, en attendant dans la plus grande candeur le retour enjoué de Láz, l'heureux et enchanté papa du jour, les deux femmes se prépareront à l'imminent réveil d'Ywein, anticipant ses premières exigences, gérant avec tact sa légitime excitation à venir, ainsi qu'en préparant son précieux et primordial petit-déjeuner.

Dans cette nouvelle Allemagne post-belligérante, tout était à reconstruire aujourd'hui, tant au niveau humain que matériel. Les terribles séquelles de ce premier conflit mondial, né de l'assassinat de l'héritier du trône austro-hongrois et de son épouse, l'Archiduc François-Ferdinand d'Autriche à Sarajevo, avaient mis le pays à terre et ses habitants dans une profonde précarité.

Au milieu de ce désordre industriel et de ces turbulences économiques Láz Vöhne s'empessa lui, de terminer ses études d'architecture à l'Académie de Berlin. Académie dont il fut aisément diplômé dès le printemps 1921 dans la spécialité « Conceptions et constructions urbaines ».

Depuis l'acte mortel de Gavrilo Princip envers la « Maison » des Habsbourg, une abondante couche de la population, redevenue un brin pacifiste, s'inquiétait toutefois des relents de tensions dans la région des Balkans. L'idée de nationalisme et les désirs d'autonomie dans ce secteur géographique, étaient toujours sujets à de nombreuses controverses. Le pluralisme existant dans le nouveau royaume de Yougoslavie faisait naître de sévères discordances que vous soyez Serbes, Croates ou Bosniaques. Cette disharmonie affermie entraînait de profondes inquiétudes sur l'éventualité d'une paix à venir, mais surtout sur son éventuelle sincérité et durabilité plus qu'hypothétique.

Malgré cette instabilité pugnace et latente dans ces États de l'Europe centrale, qui de ce fait perturbait l'infime regain économique de l'Allemagne, Láz, quant à lui, réussi à intégrer un renommé cabinet d'architectes comme chef de travaux dans un des quartiers historiques de Berlin, le « Saint-Nicolas ».

Le jeune papa, approchant bientôt la trentaine, participa activement avec son ancien camarade de classe, Bruno Taut, à l'éclosion d'un nouveau courant architectural propre à leur ville, baptisé, en l'espoir d'un avenir radieux et surtout porteur de paix, « La Nouvelle Objectivité ».

Un courant technique et artistique qui ferait sans nul doute de Berlin une ville se préoccupant plus de la nécessité et de l'urgence de loger ses habitants de l'après-guerre, que de construire des bâtiments aux styles et décors esthétiques et reluisants. Le pragmatisme et la rigueur allemande tant reconnus, allaient au travers de cette nouvelle génération d'architectes rayonner à l'expansion de certains quartiers berlinois tels que le Mitte, le Lichtenberg, et surtout pour les Vöhne, le leur, le Köpenick.

C'est dans ce faubourg du sud-est de Berlin que se situait donc leur maison familiale, et où ne vivaient plus, jusqu'à aujourd'hui, que le couple Vöhne et leur délicieux garçon, Ywein. Après les tragiques disparitions du patriarche, Hans, et d'Oscar, le frère aîné de Láz durant cette funeste année de guerre 1915, suivies plus récemment par le décès de sa mère, Hannelore, terrassée par le chagrin que ce terrible conflit avait ancré au plus profond d'elle.

La lacustre maison familiale allait dorénavant, renaître aux sons de doux bambins.

Aujourd'hui, la famille s'était agrandie de la petite Marlène. Une merveilleuse fillette que son papa imaginait déjà dans des scènes familiales où régneraient la joie et le plaisir de vivre, tous unis au sein de ce magnifique et délicieux foyer. Au printemps, la découverte des fleurs fraîches et le réveil de la faune. L'été, les parties de baignade, l'apprentissage de la pêche à la ligne dès les aurores, même quand la clarté se forcerait à transpercer délicatement l'épaisse brume matinale du lac. L'automne, les promenades éducatives dans les bois tels la cueillette de fruits et de champignons ou encore le pistage de fraîches traces de lapins, de fouines ou de faons seront immanquablement au rendez-vous. L'hiver, les fous rires et les chutes qui bleuiront certainement ses minuscules fesses d'enfant tant que la glisse du patinage sur l'eau gelée du lac ne serait pas maîtrisée. Le bris de la glace pour laisser filer sous elle les lignes hameçonnées devrait aussi être enseigné

afin de parfaire l'éducation juvénile de la délicieuse et adorable Marlène.

Ah... Ce lac, ce fameux Großer Müggelsee, l'élément incontournable de toute la jeunesse de Lätz. Il se rendait bien compte que tous ses souvenirs d'enfance seraient différents, et certainement moindres, s'il n'avait eu la chance de naître près de son lac, comme il s'autorisait parfois de le nommer.

À quoi pouvaient s'occuper durant la journée les autres enfants de Berlin qui n'avaient à proximité de leur maison que rues, garages, usines, bâtiments gigantesques allant même jusqu'à leur cacher la lumière du soleil certains jours ? Et que dire des fumées et odeurs récurrentes des manufactures qui ne se dissipaient que trop rarement quand un fort vent daignait se présenter ? Comment ces enfants pouvaient-ils s'amuser sans un lac proche de chez eux ?

Inimaginable pour Lätz qui concevait déjà la Nature comme un élément entier.

La symbiose eau-arbre-air était pour lui une condition primordiale au bien-être de sa personne.

La maison familiale, bâtie la même année qui vit le couronnement de l'Empereur Guillaume II en 1888, bien qu'opulente, ne renvoyait pas l'image d'un foyer habité par une famille de bourgeois, ne serait-ce qu'un tant soit peu riches ou fortunés. Elle tendait simplement à prolonger, avec élégance, l'extrémité sud-est du lac à deux pas de l'orée d'un joli et généreux bois. Une sorte de refuge naturel, où un couple de roselins pourprés d'un éclatant et excessif plumage rose pompadour, avait pris l'habitude de s'installer à chaque nidification, préoccupant deux fois l'an, de la plus belle des manières depuis au moins dix pontes, l'ensemble de la famille Vöhne.

Ses minuscules briques rouges se fondaient élégamment dans le même style que certaines maisons cossues dressées au sein même du village. Toutefois, sa position elle-même en faisait une particularité. Bien que légèrement isolée et entourée aux trois quarts par des chênes pubescents majestueux et séculaires ainsi que de nombreux frênes à manne, son orientation, volontairement décalée au sol, laissait voir la presque entièreté de l'étendue d'eau. Seule la baie surnommée « Les banques », du fait de son isolement et de sa difficulté

d'accessibilité qui faisait penser à une place forte, était protégée naturellement des coups de vent et dissimulée, de façon astucieuse, aux multiples regards indiscrets. Situé sur le devant de la maison, le pré, abondamment enherbé, permettait de rejoindre les berges du lac directement et sans risques. Ce rectangle de verdure était bien assez grand pour voir s'agiter « Helmuth » le cochon bicolore de l'insolite race Husumer, d'une paire de chèvres, d'une douzaine de poules et autres animaux de basse-cour de contentement. Tous ces goinfrades, broutages et picorages incessants permettaient en conséquence un approvisionnement à disposition de bonne qualité, régulier et surtout peu onéreux pour toute la famille. Parfois même, certains soirs d'hiver, quelques volailles, le plus souvent une dinde, se retrouvaient, une fois plumées, dans les cuisines adaptées de Fritz et Birgit Block, leurs fidèles amis restaurateurs du « Gut Ecke » pour une soirée savoureuse et délassante. En général, les quatre amis s'accordaient sur le dernier jeudi du mois, seul jour de fermeture mensuelle de l'établissement, pour partager un bon repas et échanger sur les épisodes récents de leur nouvelle existence.

Toutefois, malgré le réel désir de l'oubli et l'incontestable volonté de se reconstruire, chaque fin de repas ne manquait pas de voir ressurgir le spectre d'une discussion relatant les diverses tragédies et les douloureux souvenirs, l'indigence et le déchirement, qu'avaient apportés ces dernières années de guerre.

Parfois, le regard perdu sur le ponton en chêne jouxtant l'entrée du carré de pâtis, construit à l'origine par les trois hommes forts de la famille au début du printemps 1910, Láz pérégrinait par l'esprit. Il se surprenait encore aujourd'hui à se remémorer de temps à autre cette construction millimétrée avec son père et son frère, en n'omettant surtout pas le sérieux de l'ouvrage puisqu'il était destiné, en premier lieu, à pouvoir pêcher à plus grande distance de la rive dans le lac. Cette avancée d'une dizaine de pas leur permit essentiellement par la suite d'accrocher nasses et caudrettes pour conserver plus de poissons frais à leur disposition, sans être obligés de les sortir de leur élément quand les demandes, toujours plus pressantes qu'urgentes, de la charmante et aimable cuisinière attitrée, l'imposaient.

Bien sûr, il se rappelait aussi les bons moments partagés quand l'un des deux frères avait eu l'idée saugrenue de bousculer bien malencontreusement le père Hansi, penché et affairé à ajuster des tasseaux de bois juste au-dessus des eaux calmes du lac. Il s'en suivait en général une baignade inopinée et mouvementée pour les trois apprentis menuisiers tout habillés. Ils connaissaient aussi, même s'ils ne le craignaient plus guère, le risque pris de devoir affronter les réprimandes de la maîtresse de maison en rentrant pour se changer. Mais pendant que la mère de famille, Madame Hannelore Vöhne, houspillait tout autant ses enfants que son mari, pour cette nouvelle corvée de linge en prévision et avant même de se rendre à l'évidence que le sol de la maison, détrempé et maculé de terre, nécessiterait à nouveau une séance complète de nettoyage, elle en profitait également pour participer à ces moments de détente et de rigolade entre le père et ses deux fils.

Sa propre participation à la conception de cette armature en bois n'était pas non plus oubliée par Láz. Ces croquis dessinés par son père sur la grande table en chêne de la cuisine le fascinaient. Toutes ces histoires de tenons, de mortaises, d'angles de coupes à respecter et ces heures à les emboîter, ne furent certainement pas étrangères à ses désirs de construction d'aujourd'hui.

Láz était sans nul doute devenu aujourd'hui un bâtisseur de grands projets. Des intentions qui étaient toutefois à mille lieues des schémas de ce modeste ponton, mais qui avaient trouvé sans aucun doute leurs racines au milieu de ce puzzle confectionné de poutres, de planches, de clous, de cordes nouées, et pour sûr, avaient fait naître chez le jeune homme une vocation pour l'architecture.

Les Vöhne ne vivaient pas dans l'aisance comme quelques familles bourgeoises locales, mais les revenus rapportés par Láz, suffisaient encore à ce que toute la famille ne manque ni de nourriture ni de vêtements.